

Un déjeuner de chasseur

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **25 (1887)**

Heft 48

PDF erstellt am: **15.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-190054>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

l'œuvre à 9 heures du soir. L'espoir et la joie doublaient ses forces ; à peine s'accordait-il le temps d'avalier de temps en temps quelques gorgées de piquette. Au petit jour, il se présentait exténué, ruisselant de sueur, au père Sami qui se levait, le priant de venir constater que sa besogne était achevée. Le vieux ne parut ni enthousiaste d'un tel tour de force, ni reconnaissant ; il dit seulement : « Eh ! bien, ça te fera une journée de plus, voilà tout. »

— Et votre promesse ?

— As-tu été assez bête pour ne pas comprendre la plaisanterie ?

A ces mots, cyniques et cruels, Etienne devint livide, battit l'air de ses bras, et tomba lourdement sur la terre.

Il était mort.

Dès lors, chaque nuit de clair de lune, le bruit de la faux qu'on aiguise, alternant avec celui de la faux qui tranche l'herbe, se fit entendre autour de la demeure de Sami. Celui-ci, tourmenté de remords, ne put supporter ce reproche éloquent de sa victime ; il quitta son domaine, mais ne réussit jamais à l'affermir ; personne non plus ne voulut louer cette maison, qui tomba de vétusté. Louise mourut deux ans après son ami, le chagrin l'ayant minée sourdement.

Telle fut la légende racontée aux jeunes Lausannois, qui s'en retournèrent encore plus pensifs que la veille, partagés entre le parti-pris de ne pas croire aux revenants, et le désir de trouver une explication naturelle à ce qui ne leur était point encore expliqué.

Sophie TROTTENVILLE.

Un déjeuner de chasseur.

C'était en septembre dernier. Deux gendarmes en tournée aperçurent, à quelque distance de Bussigny et sur la lisière d'un bois, un homme qui portait un fusil et qui semblait vouloir se soustraire à leurs regards. Croyant avoir affaire à un braconnier, ils s'approchèrent à pas précipités. De son côté, le soi-disant braconnier entre dans la forêt et disparaît aux yeux des gendarmes, qui redoublent de vitesse. Ceux-ci le poursuivent ainsi sans succès pendant plus de demi-heure, au milieu des fourrés. — Tout à coup, ils l'aperçoivent, et croient enfin mettre la main sur leur proie. Mais notre homme, qui est jeune, vigoureux, et excellent gymnaste, avise un grand arbre, et, avec l'agilité d'un singe, grimpe jusqu'à la cime.

— Descendez - donc, monsieur, s'écrie un des gendarmes.

Pas de réponse. Et les deux représentants de la force publique jurent alors de ne point quitter la place. Sans s'émouvoir, le chasseur tire de sa carnassière un morceau de pain et la moitié d'un poulet froid, puis commence un frugal déjeuner, qu'il arrose de temps en temps du contenu de sa gourde.

Les gendarmes, ébahis, commencent à perdre courage ; mais l'idée d'abandonner une si belle capture leur rend bientôt toute leur énergie. L'un d'eux, le plus jeune, se décide à agir, et, se servant de ses deux mains et des épaules de son camarade,

arrive péniblement jusqu'au chasseur sans que celui-ci fasse mine de défendre la place.

« Au nom de la loi, votre permis ! » dit le gendarme en saisissant le chasseur au collet.

Ce dernier tire son permis de sa poche et le présente gracieusement.

— Mais... il est en règle ! s'écrie le gendarme furieux.

— Je le sais bien, dit l'autre avec calme.

— Alors, pourquoi vous sauviez-vous ?

— Est-ce que je vous ai dit de me suivre ?

— Pourquoi grimpez-vous sur cet arbre ?

— Est-ce que je vous ai dit d'y monter ? Moi, je viens déjeuner ici tous les matins, c'est mon plaisir.

— Mais il fallait nous le dire.

— Vous ne me l'avez pas demandé.

— C'est vrai, répond Pandore, et, pour se consoler de leur mésaventure, les deux gendarmes allèrent boire un verre à l'auberge de Bussigny, où ils jouèrent au binocle un litre de petit blanc.

On père prudeint.

— Tot parâi, Sami, quand on a dâi valets on a bin dâo bounheu d'êtrê ein Suisse et na pas ein France po ne pas que clliâo pourro z'einfants sêyont d'obedzi d'allâ teri âo soo, coumeint cein sê fasâi lè z'autro iadzo, po savâi se saront troupiers oï âo na, kâ l'est on rudo affèrè dè cheintrê cauquon dè sa famille s'êin allâ âo diablo pè lo Tonquien sê fèrè escofiyl pè lè sauvadzo âo mémameint sê tapâ contrè lè z'hurlans, sein savâi se ne sê farâ pas escarfailli et éterti âo se reveindrâ tot estraupîâ po lo restant dè sê dzo, tandi que tsi no lè simplio sordâ ne font què dè passâ on écoula et dè fèrè on raseimblîeimeint, iò n'ia rein à risquâ, et tot est de. Mâ dein clliâo pays iò sont adé à niézi et à batailli, on est adé ein couson dè sê vairè émelluâ on bio matin su lo champ dè bataille.

— Ah ! l'est bin veré, cein que te dis quie, Dani, et se y'été Français, et que mon valet dussè fèrè lo serviço militéro dein lè z'armîès, tatséré dè lo fèrè recrutâ dein cein que lâi dient la marina, que c'est dâi troupiers que vont ein liquiettès, kâ ne sê battont pas soveint et sont pas la mâiti atant esposâ âi coups dè pétâirus què lè pioupious que restont su lo pliansi âi vatsès, iò l'ennemi pào êtrê catsi pertot, dein on bosson, derrâi on adze, âo fond d'on terreau, enfin iò que sâi.

— D'accœo ! mâ tot parâi su portant pas tant dè te n'avi po cein qu'êin est dè recrutâ lo min, et por mè y'amèrè onco mi que sâi dein on bataillon à pi què per dessus on naviot.

— Et porquîè, Dani ?

— Eh bin, paceque su on naviot n'ia pas moïan dè s'êinsauvâ se l'affèrè s'êtsâodè on bocon.

On lârro véridiquo.

On pandoure qu'avâi einviâ dè passâ l'hivai âo tsaud, passâvè on dzo dévant la boutequa d'on relogeu iò ne vayâi nion dedein, et corbè on carreau à la granta porta vitràie po accrotsi dâi montrès qu'é-